

## Espace-Temps de la créativité dans le transfert : Pas sans Dolto

Maryse Le Bleiz

Quand j'ai commencé à écrire ce travail que je vais vous présenter j'ai perdu mes premières notes écrites sur feuilles volantes. Ce qui a produit ce rêve qui est une forme d'introduction à mon sujet, l'infantile qui continue de générer en nous sa créativité, Freud ira jusqu'à dire que « l'inconscient c'est l'infantile en nous ».

Voici mon rêve :

« J'arrive dans notre local avec l'idée de vous parler de ma pratique d'analyste avec les enfants. Vous êtes déjà là à m'attendre dans ce sous-sol un peu sombre, j'entends vos bavardages et votre attente à distance.

Je préviens mes collègues que je n'ai pas de texte écrit à lire, leur disant que j'improviserai ce que j'ai à vous adresser.

Dans ce mouvement d'aller vers vous, une image dans le rêve m'indique que je peux vous rejoindre en marchant sur des troncs en bois flottant à la surface de la mer, ce que je fais, consciente que je peux perdre l'équilibre dans l'exercice. Je ne tombe pas à l'eau.

Je me vois aller de tronc en tronc les bras en balancier pour arriver sur une presqu'île sauvage habitée par un primitif. Tout est noir.

Cette presqu'île est toute noire, sans bois et sans arbre, avec des reliefs rocheux. Un de mes collègues est là qui a pris la peine de m'apporter un micro pour vous parler, vous êtes en face de moi ».

Concernant ce rêve et mes signifiants, la presqu'île est celle de mon enfance après qu'un événement familial traumatique ayant eu lieu avant ma naissance ait fait que nous déménagions de l'autre côté du littoral. J'étais à l'âge de rentrer au CP.

Je n'ai pas de souvenir que l'endroit où nous arrivions s'appelait la presqu'île sauvage. Mais nous avons dû l'entendre avec mon frère et croire que ce lieu était habité par des sauvages, ce qui nous fit fuir la classe le premier jour de la rentrée scolaire, par peur panique.

Dans le signifiant sauvage, il y a le mot sauve. Sauve-qui-peut peut-être ?

À lire le livre : **Françoise Dolto Les images les mots le corps** de **Jean Pierre Winter** j'ai relu Dolto autrement, j'ai pris quelques libertés avec le Maître. Son rapport au langage enfant m'a frappé. Elle a souvent dit qu'enfant elle réfléchissait aux mots prononcés par les adultes, leur dire ou leur raisonnement lui faisait ouvrir ses yeux ronds. Elle a aussi quelquefois évoqué que l'expérience d'avoir traversé les deux dernières guerres lui avait permis d'éprouver de la compassion à leur égard.

Cela venait souligner quelque chose chez moi qui m'a mise au travail, ou plutôt je me suis laissée travailler...

La compassion est sûrement quelque chose à manier avec circonspection car comme me le faisait observer Jean Pierre Basclat dans un échange, cela peut être lourd dans son utilisation. Mais la

plainte répétitive qu'on entend dans le discours de certains patients peut éveiller plus que de l'empathie, de la bienveillance.

J'entends encore un collègue en institution demander à un jeune patient : -Comment ça va pas ce matin ?

Cette compassion m'apporte la patience nécessaire d'attendre le bon moment pour dire les choses dans des situations parfois périlleuses des transferts multiples des prises en charge des enfants et de leurs parents.

Je ne sais plus quel grand scientifique disait que l'important ce n'était pas de tout comprendre, c'était d'avoir un coup d'avance. On sait rarement où on va...le travail qui s'est imposé à moi est devenu celui de parler d'un enfant alors que les feuilles perdues parlaient de deux autres enfants...

C'est un peu dans ces conditions que j'ai reçu la demande d'un parent, à laquelle j'ai répondu en recevant son enfant, ne sachant absolument pas ce qui se jouait, sinon une forme de rejet, soit c'était circonstanciel et l'affaire allait vite se régler, soit c'était plus complexe et ça ne tiendrait pas...je n'y croyais pas vraiment et le dispositif de l'entretien préliminaire s'il a eu lieu, a été de pure forme, nous verrons pourquoi.

Pour revenir à la scène du rêve c'est celle de l'inconscient et celle de la créativité sur fond noir, réminiscence d'un événement familial traumatique, dans une période travaillée par un deuil familial non-dit pour mon cas, réactivé par un autre deuil dans l'actuel.

Puisque les signifiants sont chevillés au corps, ils se réactivent dans certaines situations pour donner dans mon cas un acte manqué réussi et un rêve, qui m'a permis d'approcher l'infantile, ce rapport au langage.

Et dans le temps de s'y remettre et de décider de l'axe de ce travail, la créativité dans les séances avec un enfant s'est imposée, avec ses dessins, leurs énigmes, Françoise Dolto dans son rapport à la psychanalyse et à la langue, la fluidité de sa pensée en acte, m'ont guidée dans ce modeste travail que j'ai à vous présenter aujourd'hui.

Le vertige, la peur de la chute, d'avoir à se sauver des sauvages, sont des fragments de construction inconsciente qui m'ont, après le rêve, révélé les lignes de force dans le transfert avec cet enfant. Il avait touché cet infantile là en moi, en résonances à la souffrance de cet enfant par laquelle la créativité dans le transfert a permis de mieux identifier ses difficultés et de les mobiliser autrement...

Je voulais aussi revenir au thème de l'année, « De quoi être fou » maillé avec le thème du colloque abandonné « L'enfant au monde » la question posée : **dans quel monde vient l'enfant aujourd'hui ?** reprenait sa place.

Et par voie de conséquence elle devait aussi entrer en résonance avec ma pratique d'analyste dont je voulais témoigner.

Dans l'argument du colloque qui n'a pas eu lieu, est mis en avant une perspective qui s'avère aujourd'hui tristement actuelle, je rappelle cette phrase de l'argument reprenant **une citation de Jacques Lacan aux journées d'étude organisées par Maud Mannoni sur les psychoses de l'enfant en 1967**, : « *les hommes s'engagent dans un temps qu'on appelle planétaire où ils s'informeront de ce quelque chose qui surgit de la destruction d'un ancien ordre social (...) pour que s'y substitue quelque chose de bien autre...* » il en tirait cette conséquence : celle de nous trouver dans un monde de « *l'enfant généralisé* », et le risque de glissement de tout un monde vers la ségrégation. ».

La place de l'enfant, devenue centrale dans la famille, n'est donc plus périphérique, à l'instar de ce que préconisait F Dolto quand elle précisait que c'est le couple qui fait l'enfant. De ce jeu de place on pourrait donc déduire que c'est l'enfant qui fait maintenant le couple.

Est-ce qu'aujourd'hui le monde de l'enfance est plus énigmatique pour les adultes qu'il ne l'était pour les générations d'avant ? Avec quels moyens éducatifs, verbaux, autres y font-ils face ?

Les parents par leurs efforts éducatifs, essaient de maîtriser la part pulsionnelle, sauvage et jouissive de leurs enfants, en même temps rendus parfois inquiets ils sont captés et nostalgiques de leur propre enfance. Dans cet écart comment se repérer pour redonner une place à l'enfant et autoriser les parents à se questionner?

Ce qui est très clair c'est qu'une nouvelle parentalité s'est progressivement mise au goût du jour. La loi du 4 mars 2002 sur l'autorité parentale qui précise que les parents doivent associer l'enfant aux décisions le concernant en considération de son âge et de sa maturité, a œuvré.

Elle est d'une grande complexité quant à estimer la maturité d'un enfant selon son âge, sans compter les inégalités qu'elle met en jeu et génère.

Une des questions importantes posée par l'argument : **Dans l'actuel l'enfant serait-il chargé d'occuper la place de l'oracle garantissant notre destinée/destinée ?**, ouvre sur l'image d'un nouveau monde qui serait porté par l'enfance.

Rappelons que l'oracle est dans l'antiquité la réponse donnée par une divinité à ceux qui le consulte, ou plus largement une réponse jugée d'une grande autorité.

Mais si l'enfant est mis à cette place par la société et donc par ses parents, comment faire appel à un tiers ? Et comment lui est-il possible de faire autrement que de montrer ses symptômes plus ou moins bruyants ?

Seule manière de créer un écart et se sortir de la course à la performance où le langage performatif vient écraser la dimension subjective puisque dans cette logique il suffit de dire pour être ou faire? L'être et l'avoir à la même place ?

Être HPI, ou hyperactif, ou hypersensible sont actuellement les attributs et signifiants qui circulent. Et les réponses sont souvent dans le tout éducatif ou cognitif, les manifestations émotionnelles sont vites débordantes et il n'est pas facile pour l'enfant de se confronter à cette nouvelle injonction d'avoir à mieux les gérer une fois identifiées, quid du sens.

Je n'ai jamais vu autant d'enfants sauter de classe.

Cela nous autorise à penser que notre pratique en serait bousculer, que les figures de l'Autre en seraient modifiées puisque la parole ne vient plus questionner sans produire une inquiétude supplémentaire et surtout sans danger fantasmatique puisqu'elle viendrait fixer les choses, l'école y participant. Le harcèlement se situe dans cette logique.

Il convient donc de questionner ce jeu de miroir où nous serions pris à notre corps défendant.

Je vais vous parler d'un jeune enfant, il a 4 ans et demi quand je reçois la demande de sa mère qui l'amène dès le premier entretien. N, accepte docilement d'attendre dans la salle d'attente pendant que sa mère me parle de sa demande le concernant.

Elle me parle de ses colères épouvantables, continuelles, elle aimerait qu'il apprenne à gérer ses émotions me dit-elle.

N a une petite sœur d'un an environ.

Cette maman amène aussi sa propre colère confuse et sans limite, elle est très angoissée, survoltée ce qui rend l'échange pénible et unilatéral.

N n'a pas de toute évidence une place d'oracle, mais plutôt une place de fusible, à la place d'un symptôme.

Quand je reçois N il est tétanisé par l'appréhension, accablé par une situation que le dépasse et qu'il ne peut pas verbaliser.



Veut-il dessiner au bureau? Il accepte un peu perdu et se met à apposer des couleurs dans des formes géométriques, anguleuses d'un côté et plutôt courbes de l'autre.

Il n'en dit rien, mais s'efforce de ne pas dépasser les limites de ses assemblages. C'est un coloriage très bien maîtrisé où rien ne déborde, les couleurs sont pastel assez franches, réparties de chaque côté d'une ligne courbe.

Comme il n'en dit rien, je respecte son silence dans ce premier temps et laisse s'installer ce qui se construira comme l'espace-temps de la créativité. L'espace de ses dessins, n'est pas investi par ses commentaires parlés dans les deux ou trois premiers mois, mais il est saturé d'inhibition et d'angoisse.

Sur la deuxième figure, un drôle de personnage apparaît mais je ne le vois pas pendant la séance, en tout cas pas aux premiers regards car je ne suis sûrement pas encore autorisée à parler.

Il a des jambes comme des gros poteaux, le personnage est en déséquilibre avec un visage aux grands yeux, sur un cou à peine esquissé très fin et un corps droit d'un côté et penché de l'autre, massif. Il a des bras comme des ailes, qui font un peu balanciers, sorte d'homme oiseau.

L'espace est saturé d'objets et d'oiseaux. Il y a des lignes pour le ciel et pour le sol, des carrés avec diagonales, des assemblages disparates à côté.



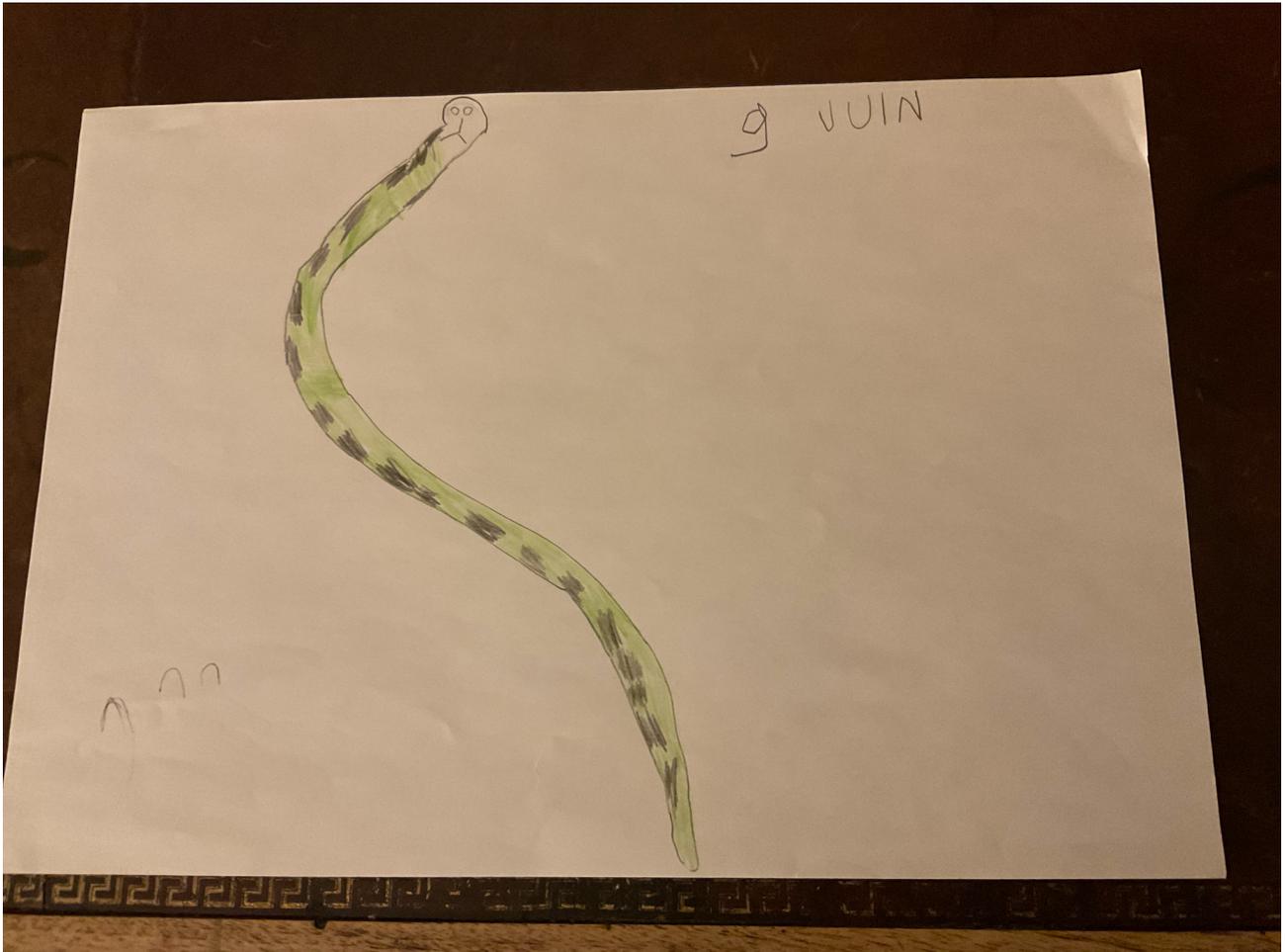
Je ne peux rien dire des premiers dessins, N est collé à la surface de sa feuille, il explore de diverses façons les lieux, le matériel de dessin, ma présence, je reste attentive et silencieuse. Sa mère est très en attente de la résolution des colères, qu'il commence à évoquer un peu. Je comprends dans ce partage qu'il y a des fortes tensions à la maison et que maman est rarement satisfaite.

Je n'ai toujours pas vu son père. L'espace de ses dessins est toujours saturé, et en dessinant il évoque très peu sa vie intérieure.

L'espace de rêverie s'installe, un jour N me dit qu'il ne sait pas faire les animaux et me demande de lui en dessiner un. Il ne sait pas lequel, je sors donc un livre d'animaux sauvages et d'animaux des bois de la bibliothèque, il choisit et me demande de dessiner un zèbre .

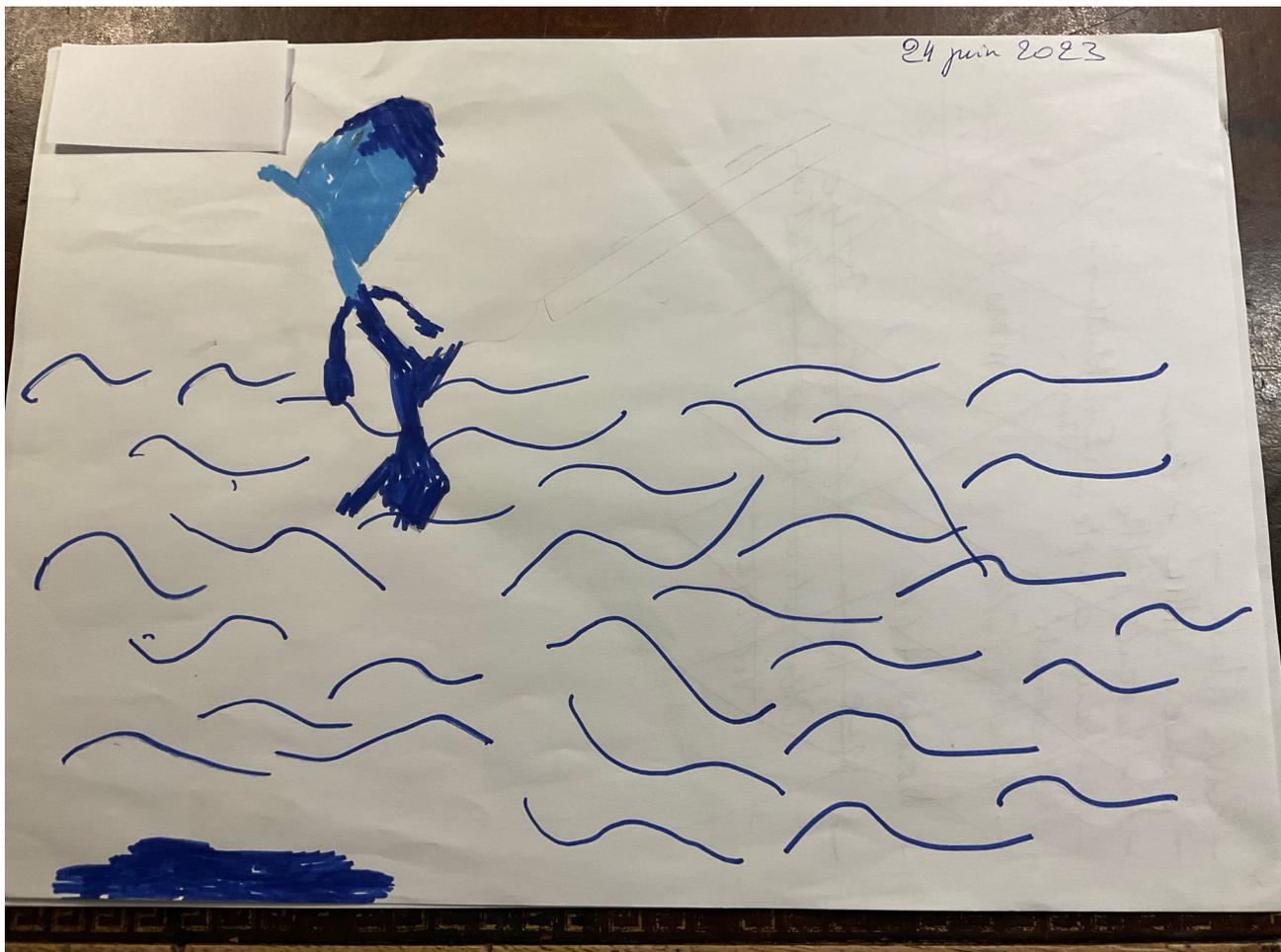
Dans cette nouvelle étape il m'invite à lui parler des animaux, sauvages de la jungle, ce qu'ils mangent, où ils boivent, il montre sa curiosité de savoir, son goût pour l'échange. Je ne suis pas dans une position de sachant, je le laisse un peu se creuser la tête, imaginer...

Mais il y a quelque chose qui échappe, l'école se passe bien, les colères localisées à la maison persistent, surtout quand sa mère rentre le soir. Elle me dit du père qu'il est autoritaire et que dès qu'elle arrive les enfants évacuent toutes leurs tensions en s'opposant à elle surtout N mais sa petite sœur prend le même chemin...cela donne des conflits entre les deux parents, le père se défendant en disant qu'avec lui tout se passe bien.



N commence sa série d'animaux et choisit de dessiner d'abord un serpent rampant, puis un jour il se risque à faire un dauphin vertical dont la difficulté pour lui est de l'associer à son élément naturel la mer. Il est sorti de la mer, comme savent le faire les dauphins.

je l'aide à faire que ce mammifère marin sorti de l'eau, la retrouve par une solution graphique, faire des vaguelettes. Bien sûr que tout cela évoque beaucoup de chose, que je mets en réserve...



Et puis vient le jour où N est accompagné par son père, sans que cela soit prévu . C'est un vrai choc de voir que ce père a des troubles de l'équilibre si importants que sa démarche en est rendue très chaotique, il a aussi un trouble de l'élocution associé.

Je le reçois tout seul avant la séance. Il m'explique que ses troubles sont dus à une absence congénitale de cervelet, organe de la coordination des mouvements, donc de l'équilibre qui a des effets sur la compréhension du langage dans le sens où celui-ci contrôle les fonctions exécutives, végétatives et émotionnelles.

Monsieur dit avoir consulté dans un service de la Salpêtrière ( pour un diagnostic tardif) et être sans suivi car il lui aurait été dit qu'il n'y avait rien à faire sauf à aller à des séances de kinésithérapie. Bien sûr je mettrai en réserve d'autres questions le concernant pour la suite comme, quel enfant a-t-il été ?

N n'est pas du tout au courant de tout cela. Il est juste témoin du quotidien qui, à fortiori depuis la naissance du deuxième enfant s'est complexifié. Il a déjà vu son père partir avec les pompiers après une mauvaise chute alors qu'il descendait les poubelles.

Dans la suite en présence de N, le père lui verbalise ce qui fait qu'il marche en titubant, sans exprimer pour autant le malaise lié à ses difficultés.

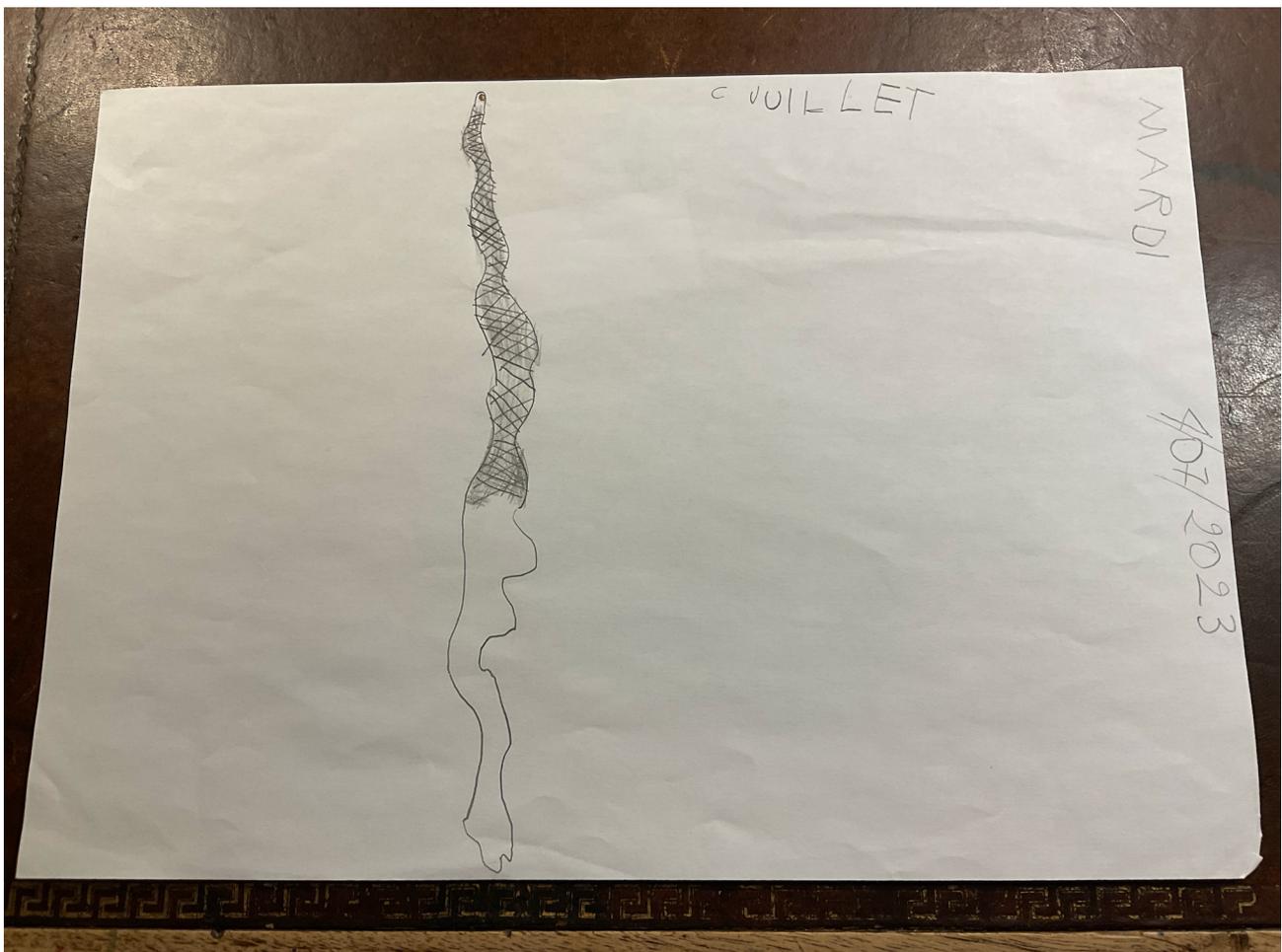
N entend qu'il a une maladie, ce qu'il devait déjà penser, du type maladie mentale peut-être comme moi quand je l'ai vu et entendu à la première impression.

Mais quelques semaines plus tard il me dira : Papa n'a pas de cervelet moi j'en ai un, ma sœur aussi.

Ce jour-là de la venue de son père, il dessine encore un serpent rampant qui occupe toute la hauteur de la feuille. Il y apparaît un vide...

Le serpent ne peut pas tomber lui dis-je. Il n'en dit pas grand chose, de quelle figure s'agit-il ? Une figure de son corps constitué, de son moi ?

Ce qui le fascine dans l'image du serpent c'est son corps qui ondule avec facilité pour se déplacer.



Je peux lui parler de son père et du choc que j'ai ressentie en le voyant pour la première fois marcher, tout de suite prise par la peur de la chute, comme lui sûrement. Il m'écoute mais ne peut encore réagir verbalement.

Pourquoi la mère de N ne me l'avait-elle pas dit?

Car après tout c'est une question de bon sens, N est pris par le déni du père de son problème et des difficultés qu'il engendre, et le silence de la mère en désaccord avec lui par ses colères, les colères de N s'inscrivent là-dedans et en sont le symptôme. Elles indiquent une impasse.

Je verrai les deux parents dans la semaine qui suit. Monsieur acceptera de reprendre rdv à la Salpêtrière et d'en parler avec un thérapeute.

Les choses évoluent d'un seul coup, N commence à élaborer des peurs, des phobies. Il dessine des animaux sauvages, commence par un lion un peu inquiétant, le personnage de Scar dans le Roi Lion, écarté du trône en raison du droit d'aînesse, qui meurt tragiquement. Il le trouve dans le bureau sous forme de petite figurine mécanique qu'on peut remonter et l'animal se met à avancer sur ses quatre pattes, difficilement car il est très usager...la difficulté de la marche donc.

Puis c'est une girafe mangeuse de feuilles grâce à son long cou, tous deux sur leur quatre pattes.

Il me dit avoir peur des araignées. Il semble craindre beaucoup de choses et la parole à elle seule est dangereuse, le regard aussi.

Après-coup je comprends mieux toute son inhibition, le non-dit, mais sa colère ? Au premier plan c'est la colère de la mère contre le père, et la colère du père qui, impuissant devant ses difficultés d'équilibre déniées explose à la moindre inquiétude, par exemple quand les enfants sont en mouvement autour de lui. La mère se plaint de les trouver devant la télé en rentrant mais passé cet épisode, ce début de dénouement, je comprends mieux pourquoi, le père préfère l'écran.

Dolto parle du cou dans les dessins : Le cou est le lieu de la parole, pour l'enfant le lieu de la parole sûre. Il a le droit de parler puisqu'il a un cou. Celui qui n'a pas de cou, il se trouve qu'il parle mais, pour la moindre chose il est inhibé, il ne dira plus un mot.

Pour revenir à ce qui pourrait être une représentation du père dans le 2 eme dessin, il a un cou, mais il est étranglé. Ce qui met en cause la parole du père et son défaut dans l'évolution de la construction œdipienne de Nolan. Comment sortir de la mère, à l'image du dauphin, faire avec son maternel sans en être dangereusement prisonnier.

L'image du corps est une image relationnelle, l'enfant est en dépendance d'une personne pour la continuation de son existence. Dépendance du corps dans sa réalité qui fait que l'image du corps n'est pas celle du sujet lui-même. L'image fonctionnelle est faite de pseudopodes et de trous.

Ces trous du corps reçoivent et sont en attente de ce qui est émis de l'extérieur. Les pseudopodes émettent ce qui de l'intérieur peut s'exprimer vers l'extérieur.

Parmi ces lieux d'échanges que sont les trous de l'image fonctionnelle, le réceptif de l'image du corps, il y en a qui deviennent zones érogènes.

**Dolto dit que "c'est ceux qui souffrent, qui ressentent avec pénibilité le détachement de l'image du corps de l'autre quand il vient dans la communication avec l'image du corps du sujet."**

La zone érogène peut devenir une zone érogène en terminaison de pseudopodes, ou une zone érogène en trou de la masse qui représente l'image du corps.

Je cite toujours issu du même ouvrage une phrase introductive importante des déterminants génitaux, féminin ou masculin.

**“ ça c’est l’origine du féminin et du masculin quand l’image du corps en arrivera à la période génitale , où ces formations physiologiques des organes génitaux vont faire que, dans la relation qui pourra porter fruit génitalement, c’est à dire la procréation, le rôle réceptif est dévolu au corps, au moi féminin, et le rôle émissif est dévolu au corps et à la zone érogène partielle génitale du moi qui a un corps masculin. “P90.**

**Elle ajoute: “ ça existe dès la période orale parce que l’enfant étant particulièrement réceptif, sans ça il ne survivrait pas, la rencontre à son corps du sein, du téton, de la tétine qui est portée par la mère émissive, entre dans cette zone de satisfaction qu’est la zone orale représentée par la bouche, le cavil, les lèvres.**

**De ce fait la mère semble phallique par rapport à l’enfant qui, réceptif, est féminin. Ce n’est pas vrai, elle est émissive pour un réceptif, et ce réceptif n’est jamais passif.**

**Quand on parle en psychanalyse, de phallisme et de non-phallisme, il faut savoir que la libido est toujours ressentie phallique, même quand la forme est une forme attractive, dite passive.  
“**

Voilà donc comment l’image du corps sert à la génitalité, le sujet est au service du réceptif et le fonctionnement de l’image du corps est comme féminin par rapport à celui dont il reçoit de quoi avoir satisfaction et plaisir.

On parle donc très tôt de sexualité. Et l’enfant qui n’est pas encore génitalement sexué par l’image du corps, s’informe ou déforme selon l’intuition qu’il a de sa relation.

Et cette phrase nous parle particulièrement dans l’histoire de N avec ses parents.

**P92**

**“ Et c’est vrai qu’on peut empêcher un être humain d’avoir le narcissisme de son image du corps fonctionnelle masculine parce que c’est la femme, le personnage féminin de sa parentalité éducative, qui a eu symboliquement l’attitude virile, et que l’attitude virile n’étant pas dans la vie , au point de vue social, au point de vue émotionnel, au point de vue responsabilités, représentée par le, le géniteur ou l’homme porteur du sexe masculin. Aussi , l’image de lui-même allant devenant adulte chez l’enfant s’est faussée, bien qu’ayant un corps par exemple de fille, élevée par une mère qui n’est que phallique, qui entonne, qui fait pour elle, qui sait pour elle, qui pense et qui veut qu’elle soit comme elle veut. Eh bien à moins qu’il n’y ait un père, c’est comme si devenir femme c’était mentir au sexe de la petite fille, c’était devenir homme comme maman, pour plaire à une femme comme papa, puisque papa, de lui-même, laisse dire maman et est tout à fait d’accord que c’est elle qui est l’émission permanente, laquelle engendre la suite des comportements des enfants, et que tout tourne autour de cette image ordonnante de tout, qui se trouve être la maîtresse de maison, qui, dans un corps de femme joue les tyrans.”**

À moins qu’il n’y ait un père donc, ce qui nous permet de faire un lien avec N qui a une maîtresse mère et un père très en difficulté. Comment va-t-il, à partir de tous ces éléments, faire entendre la voix de son père ?

**Dolto à la question posée par Lacan de comment elle voyait l’œdipe aurait répondu : - Exactement comme Freud mais ce que je trouve très important c’est comment un enfant arrive à l’œdipe et ce qui fait qu’il ne peut pas le résoudre...celui qui ne s’en tire pas, c’est**

**celui qui n'a pas eu la castration anale, la castration du faire ou du ne pas faire si on est un être social, le possible et l'impossible dans les 3 dimensions, et n'a pas non plus la castration orale qui est celle du sevrage parce que lui a peut-être été sevré mais sa mère n'est pas sevrée de lui. Il continue d'être pour sa mère le sein indispensable pour la satisfaire, ou pour satisfaire le père.**

La castration donc, importante à condition que soient symbolisées les pulsions dont la castration interdit qu'on s'en serve de la façon dont on s'en servait avant la castration.

Qu'est-ce qui dans l'écart entre le début et le maintenant de la thérapie alors qu'un an s'était passé pouvait permettre de penser que N avait repris sa structuration ?

Ce qui a été identifié et nommé des troubles du père a eu des effets symboligènes, vérifiables dans les séances. Ce n'est justement pas magique, mais d'un côté le père a repris les choses à lui en consultant, il s'est tenu à la parole donnée devant moi et devant sa femme dont le niveau d'angoisse a baissé, l'impuissance et la colère générée par cette angoisse aussi.

On pourrait d'ailleurs dire la même chose pour N, l'impuissance gênerait ses colères, avec ceci en plus :

être exclu du champ du savoir de ses parents, qui permet de lier réel, symbolique et imaginaire.

Être pris dans un silence lourd à porter sans en avoir les tenants et les aboutissants.

N s'est apaisé car même si l'ambiance à la maison reste difficile, les parents ne le prennent plus dans leurs désaccords, à la place du fusible.

Il est de plain-pieds dans les séances, l'espace de créativité mis en place permet de voir le vertige ressenti dans le miroir du père.

Le haut le bas se structure autour de la ligne de "sépar" comme il l'appelle le jour où il dessine un beau faisan avec panache.

C'est la ligne de séparation entre le ciel et la terre où il y a une mare de protection avec un rocher. Nous parlons ensemble sur ces éléments naturels, pour N la ligne n'est pas encore celle de l'horizon, c'est une séparation qu'il verbalise de cette façon : - Comme il y a le sépar du dessin ( masculin) là il y a la mare, là le ciel. ( entre mère et père qui donne un horizon des possibles pourrait-on dire, et un espace de représentation ).

L'oiseau dessiné d'après un modèle du même livre, avec sa longue queue, est magnifique mais



c'est moi qui demandera à N où est son bec ?

Et il lui sera difficile de contenir et de border la mare afin qu'elle représente pour l'oiseau un point d'eau non dangereux, où il pourra même trouver un petit rocher où se percher pour se protéger de potentiel prédateur. L'oiseau a un avantage, il se déplace en volant.

Il paraît évident que toutes ces précautions et élaborations symboliques qui s'appuient sur l'imaginaire sont à la mesure de ce que N fait comme travail de représentation pour mettre à distance l'angoisse générée par des fantasmes de dévoration d'une oralité maternelle débordante. Ce que Dolto appelle les mauvaises castrations symboliques, ici l'oralité.

L'oiseau majestueux est un modèle identificatoire nouveau qui n'est pas tout à fait d'aplomb.

Le père a quelque chose de cet oiseau, il se fait encore clouer le bec.

D'ailleurs, je pense alors que le signifiant « sépar » ne vient pas par hasard. La mère n'en pouvant plus a envoyé le père, comme elle m'a confié son fils et ses colères. Elle me confiera ensuite son scepticisme à l'égard des bonnes résolutions de son mari pour se soigner. Elle ajoutera plus tard encore qu'ils se disputent beaucoup et parlent de séparation. N a été témoin de cela et me demande un jour avec inquiétude si ses parents vont divorcer ?

Début octobre de cette même année N arrive très perturbé, son père est tombé dans la rue en venant et s'est blessé à la main. Il faut que je précise qu'ils viennent en transport en commun. N est dans l'effroi. Il se sent responsable. Nous sommes au cœur de son quotidien. N vit dans la peur de la chute du père, de la sienne, de l'écrasement de sa petite sœur qui ne mesure pas encore le

danger pour elle quand elle est derrière le père me dit N. La peur de la chute et de l'accident vient expliquer combien l'espace est saturé de danger et combien la castration anale, le faire et ne pas faire est retenue et déformée.

Les colères deviennent de manière assez évidente un signe de soupape directement lié quand la mère chargée d'angoisse commence à mettre des limites trop dures, pour lesquelles le père s'oppose, alors N explose, il n'a plus de moyens d'y faire face, rendu impuissant lui aussi. Mais il a maintenant une chambre à lui.

Le jour de cette séance le dessin ne prend pas tellement forme, il tente seulement de faire des lignes de séparation, sans pouvoir dire très bien les formes, tout est au sol, et une sorte de fleuve serpente au dessus de l'horizon.

Ce jour-là pourtant, le père est fier de me dire non sans humour que N commence sa carrière de

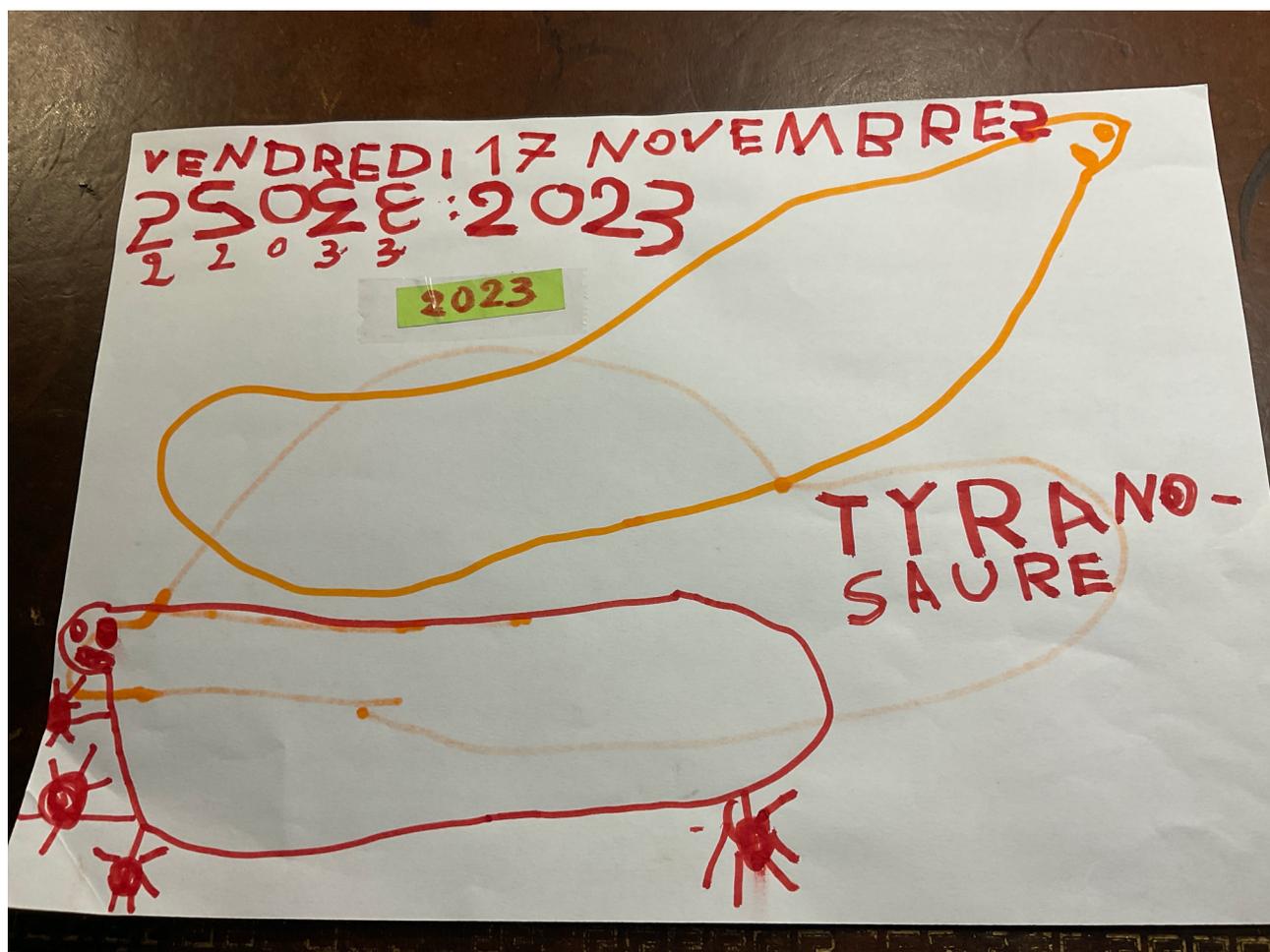


Rudby. il va donc pouvoir investir la motricité dans l'espace d'un terrain de sport et des règles collectives avec des pairs de sa classe d'âge.

Nous avançons.

La fois suivante N dessine un magnifique cheval sexué. Bien sûr il est sur des pattes encore fragiles, mais il marche le regard vers l'avant.

Et puis séance suivante vient un monstre préhistorique une figure de tyrannosaure rex qu'il dessine sans modèle. C'est souvent le début des effets d'un refoulement des figures préhistoriques de l'infans, soit d'un certain réel. Ce qui correspond aux deux dernières années de maternelle. Mais pourquoi pas aussi les tyran-ausores parentaux ?



N cette année en grande section, commence à écrire en lettres majuscules, mais il a conscience que ses lettres sont souvent à l'envers. Il exprime alors bien sa difficulté et son désir de mettre ses lettres à l'endroit.

Le fait d'être toujours pris dans le miroir de l'autre incapable d'empêcher le danger, que ce soit le père ou la mère, ne le protège pas mais encore ?

N peut-il se reconnaître dans le discours de l'Autre alors que ses figures tutélaires le renvoient toujours verbalement à un danger dans lequel il serait pris.

Il ne peut jamais se décoller de la vision ou/et l'éprouvé de ce danger permanent qui ne lui appartient pas, mais dont il est comme le destinataire.

Et par voie de conséquences N reste toujours collé à l'irruption de ce danger, la parole de l'Autre ne lui permet pas encore de se décoller de cela, pour se reconnaître autre, et engager sa subjectivité

sans les menaces, sur le plan réel et imaginaire, du danger de l'autre. Ses lettres en sont l'endroit, le reflet, ce point ne lui permettant pas encore de passer du langage à la parole de l'Autre.

Ce jour là il utilise un modèle d'écriture qu'il me demande pour écrire l'année 2023 et il le scotche en haut du dessin.

Dans le deuxième chapitre, **le sujet reçoit son propre message sous forme inversée : L'enquête, Markos Zafiropoulos, dans son livre Lacan et Levi-Strauss ou le retour à Freud**, observe, mettant au travail la question de qu'est que la subjectivité ?

-À cette question, Lacan répond dans le *Rapport de Rome* : la subjectivité c'est ce qui est défini par une forme, une simple forme. Mais cette fois et à la différence de la réponse élaborée dans ses textes de 1936-1948 sur le stade du miroir, il s'agit d'une forme sous laquelle le langage s'exprime... Pas cette forme convoquant le corps, mais une forme « sous laquelle le langage s'exprime » « est essentielle » en ce que « toute parole en dérive » et « définit par elle-même la subjectivité ».

Il poursuit : De 1936 à 1953, il a fallu dix-sept ans à Lacan pour déplacer les coordonnées de la forme définissant la subjectivité : de l'imaginaire au symbolique, ou de l'image du corps à une forme paradoxale d'expression du langage.



La fois suivante accompagné par sa mère N se remémorera un souvenir heureux où en visite dans une ville il découvrirait le tramway, qu'il dessine fier de vouloir présenter son dessin à sa mère devenue beaucoup plus avenante, en fin de séance. Elle ne cachera pas sa surprise de voir son fils se souvenir de la visite familiale, elle aura envie de lui rappeler le nom de cette belle ville.

À la séance qui suit le dessin figurera un couple de sapins penchés tous les deux sur la droite séparés par un flocon, dans la neige.



Alors qu'il continue son dessin N se tourne vers moi pour me demander : tu crois que les sorcières existent? ( On aurait pu s'attendre au père Noël )...

Je réponds alors : Peut-être que parfois... Tu connais des sorcières toi ?

Alors N se met à me raconter l'histoire d'un petit garçon rusé qui met en échec les paroles maléfiques d'une sorcière. Il est toujours question de la mise en scène de l'oralité, ce livre pour enfant il l'a trouvé à l'école.

Et il rajoute malicieusement complètement dans son histoire à lui : quand je sens que je vais avoir des ennuis, je me faufile discrètement dans ma chambre...

N commence peut-être à trouver des solutions aux manifestations de l'arbitraire maternel autant que paternel, quand l'atmosphère se refroidit ? La colère n'est plus sa solution. Ce dessin raconte aussi le froid de la solitude de ce petit garçon métis, dont les racines maternelles et paternelles différentes sont le produit d'un double déracinement.

Je finirai par une dernière réalisation, figurant un bel arbre triste me précise-t-il, pourquoi ? : parce que tout le monde veut le chasser.

Le soleil est à sa place, et l'air constellé d'oiseaux oranges ( les gentils) et bleus qui les attaquent parce qu'ils pensent qu'ils sont méchants. Arrivent les abeilles qui aident les oiseaux jaunes à se défendre en piquant.

N me dit : Moi j'aimerais être un oiseau pour se bagarrer, pour voler, pour que les chats nous attrapent pas et nous mangent.

En effet les dessins sont beaucoup plus pulsionnels, les oiseaux en forme de fesses (les sorcières ont des grosses fesses m'avait-il précisé dernièrement à ma question, elles sont comment les



sorcières?).

N est arrivé ce jour-là accompagné par son père, qui n'était pas revenue depuis sa chute sur le chemin.

Il a le hoquet, il l'a souvent et j'apprends qu'il l'avait beaucoup bébé. Je pense d'un coup en sa présence que pour soulager le hoquet il faut que quelqu'un vous fasse peur, l'autre possibilité est de retenir sa respiration le plus longtemps possible. Je lui en fais part.

Ce qui me permet de penser que le hoquet peut être produit par les mêmes raisons, la peur, ou l'oubli de respirer.

A-t-il eu peur avec son père pendant le trajet ? Oui. Sauf à l'école, sauf ailleurs qu'à la maison N vit dans la peur, il en oublie de respirer, et reprend sa respiration dans un hoquet salvateur, un rappel à soi. Mais je dirais que cette peur est maintenant éclairée.

Il doit toujours être devant le père quand ils marchent ensemble mais ça n'évite pas la peur de le voir tomber à tout moment derrière lui.

### **Le temps de conclure.**

Là où nous en sommes des séances et du transfert, N a pu par le symptôme qu'il occupait pour ses parents s'en dégager. Le problème du père a été nommé, le conflit des parents isolé, il n'a plus eu à occuper cette place de la cause des soucis des parents. Le symptôme s'est déplacé momentanément sur sa petite sœur qui se réveille toutes les nuits, à qui rien n'a encore été parlée de la situation.

Le travail opéré par ce petit garçon est singulier car de l'espace plan de la feuille de dessin il a ouvert à un autre espace où ma parole est venue ouvrir l'horizon du **sépar** selon son terme, pour lui permettre de passer, pourrait-on penser, des constructions de l'infantile à la construction de la névrose infantile, terme que Freud utilisera pour recourir à la période dite du complexe d'œdipe.

Le signifiant **sépar** est venu de lui, trouvé au moment où je lui proposais une solution graphique de séparation de l'espace de la feuille entre le ciel et la terre au moment du dessin du faisceau, ce qui devient ensuite l'horizon dans les dessins d'enfant, comme un point de fuite ou de perspective : l'envol pour la construction de l'espace psychique des représentations, l'ouverture sur l'horizon du monde des possibles de la troisième dimension.

Voici pour finir, une citation de **Claude Jeangirard & Will de Graaff, page 130 et 131** glanée dans leur beau livre : **La troisième dimension dans la construction du psychisme, pourquoi les enfants dessinent ? Et pourquoi cessent-ils un jour de dessiner ?**

**« Quand la bande-ciel et la bande-sol se rejoignent, la bande intermédiaire disparaît. La représentation est alors en accord avec l'environnement. Au point de rencontre des deux plans, il y a une ligne fictive : la ligne d'horizon. Elle varie selon la position du sujet, ce qui revient à dire qu'il n'y a pas de ligne d'horizon sans spectateur. On appelle *point de vue* le lieu où se situe le sujet...**

**L'enfant allant à la rencontre de son horizon, c'est donc ce passage d'une vision à plat, frontale, à l'appréhension d'un monde dynamique où toutes les directions sont possibles.**

**L'apparition de la ligne d'horizon est le seuil à partir duquel s'enclenchent les processus de la relation à l'autre. Le langage plastique apparaît alors comme le lieu de développement du sens poétique et esthétique, éléments essentiels de la communication avec autrui. ».**